

La première réception de *L'Homme, cet inconnu*, d'Alexis Carrel *

par Étienne LEPICARD **

Est-il besoin de présenter Alexis Carrel ? Né en 1873 à Sainte-Foy-lès-Lyon, Carrel fait ses études de médecine à Lyon, devient chirurgien, puis émigre en 1904 au Canada avant de passer, la même année, aux États-Unis (1). En 1906, il entre comme boursier dans le tout jeune Institut Rockefeller pour la recherche médicale dirigé par Simon Flexner (2). Il va y diriger la Division de chirurgie expérimentale jusqu'en 1939. Sa carrière y fut marquée, notamment, par le Prix Nobel de médecine ou de physiologie en 1912 pour "ses travaux sur les sutures vasculaires et les transplantations de vaisseaux sanguins et d'organes" et, en 1931, par le prix Nordhoff-Jung pour la recherche sur le cancer. Auteur de nombreux articles scientifiques, il développa successivement les techniques de suture de vaisseaux, qui en font l'un des pères de la chirurgie cardio-vasculaire contemporaine (3), de culture de tissus *in vitro* (4), avant de se tourner vers des recherches de cytologie expérimentale sur les virus et le cancer puis, avec l'aide de Charles Lindbergh, de revenir à ses premières amours bio-chirurgicales en développant un dispositif permettant la culture *in vitro* d'organes entiers (5).

Il publia peu de livres scientifiques et toujours dans des contextes polémiques. Le premier, en 1917, sur le *Traitement des plaies infectées*, avec Georges Dehelly (6), alors que sa technique d'assainissement des plaies de guerre était contestée par un chirurgien anglais, puis en 1938 avec Charles Lindbergh sur *La culture des organes* (7), alors qu'il se sentait poussé vers la retraite par la nouvelle direction de l'Institut Rockefeller. Il faut noter, dans ce contexte, que sa brillante carrière scientifique trouva toujours un écho remarquable dans le grand public. Ses expérimentations sur les animaux tout d'abord, où il fait figure de magicien sur certaines caricatures, puis celles sur des cellules d'un cœur d'embryon de poulet, susceptibles de se reproduire à l'infini, qui jouent avec la notion d'éternité, celles avec l'appareil de Lindbergh enfin, qui furent perçues comme un cœur artificiel (8).

Son plus grand succès va pourtant venir d'un essai, *L'Homme, cet inconnu*, que d'aucuns voudraient qualifier de vulgarisation scientifique alors que l'auteur lui-même préféra dire qu'il écrivit une synthèse adressée "au savant comme à l'ignorant". Le livre fut publié simultanément à l'automne 1935 aux États-Unis et en France, et connut une réussite sans précédent (9). Plus de 100.000 exemplaires vendus la première année aux

* Séance de mars 2011.

** Bet hagat - la Maison du Pressoir, Ein Karem D 72, 95744 Jérusalem (Israël).

États-Unis, autant en France, ce qui est proportionnellement encore plus important, en tête de la liste des bestsellers américains dans la catégorie “non fiction” pour 1936, traduit en treize langues avant 1939, plus de vingt au total, pour atteindre aujourd’hui des chiffres de vente faramineux (10). S’il lui apporte la reconnaissance auprès du grand public, ce succès va le précipiter dans ce que le sociologue de la littérature, Jérôme Meizoz, appelle “l’opacité du monde” (11). En effet si, à la suite du succès de son livre, Carrel est invité partout pour présenter ses idées, s’il se met à recevoir un courrier surabondant, à se voir attribuer prix et invitations à siéger dans plusieurs académies, il est également fortement interpellé par son supérieur hiérarchique et voit son rêve américain se briser en 1939, lorsque l’heure de la retraite sonna. Puis vint la drôle de guerre, son retour aux États-Unis en mai 1940, une dépression nerveuse, son retour en France enfin au printemps 1941, où il vivra jusqu’à sa mort début novembre 1944, non sans avoir fondé et dirigé, sous Vichy, la Fondation Française pour l’Étude des Problèmes Humains (12).

Mon propos, aujourd’hui, n’est pas de retracer ce destin à la fois brillant et tragique, ni même d’apporter un éclairage sur cette dernière période de sa vie si contestée, et sans doute contestable, que d’autres ont déjà traitée devant vous (13). Non, ce que je souhaite faire, se situe en amont de cela. Il s’agit de me poser avec vous un certain nombre de questions sur ce formidable succès de librairie : qu’est-ce qui fait qu’un livre parle à une époque, à une génération ? Qu’est-ce que les gens ont bien pu lire dans ce livre au moment de sa parution ? Qu’y lisons-nous aujourd’hui ? Car, il ne faut pas nous le cacher, c’est bien cela qui fait problème avec ce livre. Lisons-nous le même livre qu’en 1935 ? Et si la conclusion de l’enquête historique est négative, il devient légitime de se demander plus généralement ce que c’est que lire ? De quoi c’est fait “le lire” ?

Je ne prendrais qu’un exemple, le plus connu : “Pourquoi la société ne disposerait-elle pas des criminels et des aliénés d’une façon plus économique ? [...] Nous ne ferons disparaître la folie et le crime que par une meilleure connaissance de l’homme, par l’eugénisme, par des changements profonds de l’éducation et des conditions sociales. Mais en attendant, nous devons nous occuper des criminels de façon effective. Peut-être faudrait-il supprimer les prisons. Elles pourraient être remplacées par des institutions plus petites et moins coûteuses. Le conditionnement des criminels les moins dangereux par le fouet, ou par quelque autre moyen plus scientifique, suivi d’un court séjour à l’hôpital, suffirait probablement à assurer l’ordre” (14). Comment pouvons-nous lire ceci aujourd’hui sans que montent à notre entendement les images des *goulags* décrits par Alexandre Soljenitsyne ? Comment ne pas établir un parallèle entre ce “court séjour à l’hôpital” suggéré par Carrel et le rôle joué par les hôpitaux dans l’appareil de répression stalinien ? Et que dire de nos préjugés de lecture sur ce qui suit immédiatement ces phrases ? “Quant aux autres, ceux qui ont tué, qui ont volé à main armée, qui ont enlevé des enfants, qui ont dépouillé les pauvres, qui ont gravement trompé la confiance du public, un établissement euthanasique, pourvu de gaz appropriés, permettrait d’en disposer de façon humaine et économique. Le même traitement ne serait-il pas applicable aux fous qui ont commis des actes criminels ? Il ne faut pas hésiter à ordonner la société moderne par rapport à l’individu sain. Les systèmes philosophiques et les préjugés sentimentaux doivent disparaître devant cette nécessité. Après tout, c’est le développement de la personnalité humaine qui est le but suprême de la civilisation” (15). Pouvons-nous lire ceci aujourd’hui sans faire le lien, qu’on le veuille ou non, avec le programme d’euthanasie des malades mentaux mis en œuvre à la faveur de la guerre par le régime nazi ? On en oublierait presque que l’auteur parle de criminels. Pourquoi ? Serait-ce le texte lui-

même qui nous suggère, par ses non-dits, de l'oublier ? "Ordonner la société," "systèmes philosophiques" et "préjugés sentimentaux" qui doivent disparaître, rien en effet n'est là, dans le texte, pour nous rappeler qu'une société, c'est d'abord un système de droits et de règles, et que si on est criminel par le crime que l'on a commis, il faut encore que cela soit reconnu comme tel par l'appareil judiciaire pour être puni. Rien de tel ici, mais bien une interrogation médicale sur "le traitement" à appliquer.

Bien sûr, me direz-vous, il s'agit d'une courte citation d'une page d'un livre qui en compte près de quatre cents. Et le mien (16), fruit de travaux qui m'auront accaparé pendant plus de dix ans et que je vais tâcher de résumer maintenant dans le temps qui m'est imparti, ne peut se réduire à interroger une seule page. Oui, mais voilà, c'est peut-être en touchant le plus extrême que l'on a une chance de parler correctement de l'ensemble. Alors ? Je reprends les questions que je me suis posées : qu'est-ce qui fait qu'un livre parle à une époque, à une génération ? Qu'est-ce que les gens ont bien pu lire au moment de la parution de l'ouvrage ? Qu'y lisons-nous aujourd'hui ? Et j'ajouterais : Avons-nous une responsabilité sur ce qu'on y lira demain ?

Pour répondre à ces questions j'ai convoqué deux méthodes historiographiques. L'une, chère à la tradition historiographique française, est l'*histoire globale* (17). Toute personne s'insère dans un tissu social composé de diverses sphères d'appartenance, qui ne se recouvrent pas forcément l'une l'autre et qui ne sont pas forcément en cohérence les unes avec les autres. De sorte qu'il s'agit, pour l'historien, de replacer les personnes et leurs œuvres dans les contextes qui les ont vus naître et évoluer, s'il veut les comprendre et en rendre compte. Pour Carrel et *L'Homme, cet inconnu*, il m'a semblé que trois sphères s'imposaient d'elles-mêmes : le scientifique, le religieux et le politique. Ce dernier, sans doute plus au sens d'intérêt pour la chose publique qu'au sens d'un engagement politique à proprement parler. Par ailleurs, s'agissant d'un succès de librairie, j'ai emprunté l'autre méthode à l'histoire de la littérature. Il s'agit de l'*Esthétique de la réception* de Hans-Robert Jauss, encore appelée dans le monde anglo-saxon *Reader-response theory* (18). Avec cette méthode, il s'agit en fait de reconstituer les horizons d'attentes, littéraires et sociaux, qui ont vu naître les œuvres afin d'en évaluer l'originalité, ou l'écart par rapport aux normes instituées, et ceci afin de pouvoir donner une base relativement objective qui permettra ensuite de comparer les différentes lectures qui en ont été faites. On en voit l'intérêt en ce qui concerne les questions que je posais il y a un instant. Voilà ce que nous lisons aujourd'hui, mais en était-il de même lors de la parution de l'ouvrage ? Cela m'a semblé également une bonne méthode à cause de la proximité philosophique qui existe entre l'éthique et l'esthétique, toutes deux relevant du jugement, de la faculté de juger comme s'intitule la troisième critique de Kant. C'est un domaine peu mobilisé en histoire, où l'on s'abstient généralement de juger, mais auquel on ne peut guère échapper lorsque l'on traite "d'un succès" de librairie, tel que le livre de Carrel (19). Alors quel a été le parcours et avec quels résultats ? Je traiterai d'abord les deux horizons littéraires et sociaux avant de me pencher sur la réception du livre proprement dite dans les trois sphères scientifique, religieuse et politique. Enfin je terminerai en m'interrogeant sur ce qui me semble être notre propre responsabilité par rapport aux lecteurs futurs de *L'Homme, cet inconnu*.

Horizon littéraire

Plutôt que de conjecturer sur les sources possibles d'une œuvre et les diverses influences envisageables, Jauss propose de reconstituer ce qu'il appelle, à la suite des herméneutes, "l'horizon des attentes" littéraires. Quelles étaient les normes, les habitudes

de lecture que l'auteur a mobilisées et sur lesquelles il a joué, volontairement ou involontairement ? Je ne peux pas dire que mon travail soit exhaustif de ce point de vue. J'avais le choix tout d'abord entre *fiction* et *non fiction* comme disent les Américains, entre romans et essais. *L'Homme, cet inconnu* appartient à ce dernier genre, il pouvait donc sembler naturel de se tourner vers des essais de savants, biologistes si possible, exprimant leurs vues sur la société – un exemple qui vient à l'esprit est *The Wisdom of the Body* de l'éminent physiologiste de Harvard, Walter B. Cannon, qui parut en 1932, ou encore les ouvrages du comte Alfred Korzybski auxquels on ne manqua pas de comparer *L'Homme, cet inconnu*, et qui se reconnut lui-même pour une part dans ce qu'écrivit Carrel (*Manhood of Humanity : The Art and Science of Human Engineering*, 1921 ; *Science and Sanity: An Introduction to Non-Aristotelian Systems and General Semantics*, 1933). Mais outre le fait que Cannon n'aborde la question sociale que dans un seul essai du volume, alors qu'elle est centrale dans *L'Homme, cet inconnu*, et que le personnage de Korzybski me parut trop marginal par rapport à Carrel, il m'a semblé aussi préférable de tester *L'Esthétique de la réception* sur un vrai roman. C'est ainsi que je me suis concentré sur *Arrowsmith* (20) de Sinclair Lewis, qui obtint le prix Pulitzer en 1925, lui-même un best-seller qui s'est très vite avéré "taillé sur mesure", tant nombre de ses personnages étaient directement inspirés de figures proches de Carrel à l'Institut Rockefeller – l'Institut McGurk dans le roman, du fait de la collaboration de Lewis avec un jeune ex-biologiste de l'Institut, Paul de Kruif (21). Le héros du roman, Martin Arrowsmith, est un médecin dont on suit l'éducation et la carrière au début du XX^{ème} siècle, à une période où les études comme la pratique médicales se trouvaient à la croisée des chemins entre, d'une part, la médecine traditionnelle – l'art médical – qui commençait à perdre pied et, d'autre part, la médecine scientifique basée sur la recherche, qui commençait à prendre son envol. Cette dernière ayant tendance, alors comme aujourd'hui, à prendre essentiellement en compte les données scientifiques sans toujours voir les personnes. Redécouvert depuis le tournant culturel en histoire, on se plaît à souligner que la popularité de ce roman signe l'adéquation entre l'expression des sentiments d'une époque et les possibilités d'identification au héros qu'il offrait et, par là, sa contribution à la création de nouvelles normes sociales (22). Autrement dit, et cette fois dans les termes de Jauss, ce roman est l'un de ceux qui contribua le plus à la constitution de l'horizon des attentes littéraires et sociales des années 1920, lorsque l'éthos biologique, de central pour la médecine le devint également pour la société dans son ensemble.

L'historien des sciences Charles Rosenberg interprète *Arrowsmith* comme exemplaire de la façon dont la science crée son propre système de valeurs en présentant, d'une part, un médecin biologiste comme figure digne d'être imitée, comme "héros" de roman et, d'autre part, le système de valeurs "scientifique" comme capable d'entrer en compétition avec les autres systèmes de valeurs (23). À la suite de Rosenberg, j'ai proposé ma propre lecture de l'œuvre en prenant pour fil rouge le lien qui se tisse entre le savant Max Gottlieb et son élève, Martin Arrowsmith. C'est-à-dire en voyant au cœur du roman la tension qui se développe entre la vocation de chercheur de Martin et sa vocation de thérapeute, comme conflit de valeurs, et de recueillir ce que la mise en intrigue de ce conflit dit sur la constitution de l'éthos scientifique comme potentiellement contraire à l'éthique médicale. Cette interprétation m'a permis finalement de proposer une nouvelle interprétation de la fin du roman habituellement vue comme romantique, sans lien avec la réalité,

alors qu'elle reflétait précisément le rêve de nombre de savants de l'époque, dont Carrel, d'un retour à la nature loin des bruits de la civilisation urbaine.

L'horizon social des attentes

Pour reconstituer l'horizon social des attentes de *L'homme, cet inconnu*, j'ai pris au mot le concept de "premiers lecteurs" développé par Jauss. C'est-à-dire que j'ai analysé le cercle des amis proches de Carrel à New York, à qui le livre est dédié (24) : Frédéric René Coudert, un avocat de droit international dont la famille était d'origine française, le RP Cornélius Clifford, prêtre catholique qui enseignait la philosophie médiévale à l'Université Columbia de New York, et Boris Bakhmeteff, ingénieur qui, venu aux États-Unis en 1917 comme ambassadeur du gouvernement Kerensky, le demeura jusqu'à la fin des années 1920 en tant que représentant du gouvernement russe en exil avant d'enseigner lui aussi à l'Université Columbia. Ce groupe de quatre, qui fut surnommé "les philosophes" par Benjamin Cardozo, constituait le noyau d'un cercle plus large dont Cardozo faisait partie avant d'être nommé juge à la Cour suprême à Washington en 1932 (25). Ils se réunissaient au *Century Club*, l'un des clubs les plus élitistes parmi ceux de la haute société philanthropique new-yorkaise (26). À New York, la vie de Carrel se partageait entre ce cercle d'amis et l'Institut Rockefeller dont le directeur, Simon Flexner, constitue la figure décisive. À travers le dépouillement de la correspondance de ce groupe ainsi que celle de Carrel avec son chef hiérarchique, tous "premiers lecteurs" de *L'Homme, cet inconnu*, l'analyse suit les trois dimensions – scientifique, religieuse et politique – qui permettent de reconstituer, selon moi, l'horizon des attentes sociales de l'œuvre. En arrière-fond, bien sûr, se profile la crise économique et sociale des années trente qui frappa en premier lieu les États-Unis et qui n'épargna ni la bourgeoisie ni les détenteurs des plus grandes richesses. Cette analyse me permet de proposer de voir dans *L'homme, cet inconnu* une réponse élitiste, savante, à cette crise socio-économique particulière (27).

La première réception de *L'Homme, cet inconnu*

Dans la suite de mon travail, je montre qu'avant même sa publication, ce cercle d'intimes a formé le premier public de *L'Homme, cet inconnu*. Celui-ci étant encore en chantier, les chapitres étaient lus et discutés les uns après les autres dans le cadre des rencontres hebdomadaires des "philosophes". Rien ne persiste malheureusement du contenu de ces discussions. Des éléments existent, par contre, qui montrent que les quatre notes de bas-de-page les plus étoffées du livre sont dues à la lecture de Flexner, qui lut le livre dès qu'il fut en anglais tout de suite après "les philosophes". Il est intéressant de remarquer à ce propos que les quatre notes ont toutes trait aux phénomènes paranormaux (clairvoyance, guérison miraculeuse, etc.) dont Carrel affirme l'existence et qu'il souhaite voir étudier scientifiquement (28). Nous avons ici la première indication de ce qui va retenir principalement l'attention du public au moment de la parution. Quel public le livre rencontra-t-il à sa sortie ? Quelles critiques furent adressées au livre et à son auteur ? Sur quoi repose son succès et comment peut-on expliquer le fossé interprétatif qui nous sépare aujourd'hui de ce premier succès ?

Pour répondre à ces questions et comme en miroir de l'analyse du vécu des "premiers lecteurs" avant la parution de l'ouvrage, j'ai repris l'analyse des trois dimensions – scientifique, religieuse et politique – mises en lumière dans la première partie. Je n'ai pas cherché à être exhaustif privilégiant une approche en profondeur de quelques exemples significatifs et, je crois, représentatifs. Ce qui nous apparaît comme problématique

aujourd'hui (éléments ayant part au darwinisme social, au racisme scientifique, voire au fascisme) n'est nulle part mis en avant dans aucune de ces dimensions de la réception du livre, sinon dans celle du politique, mais à distance de la première réception comme nous allons le voir.

D'un point de vue scientifique, j'ai analysé la réaction de Florence Sabin, une collègue de Carrel à l'Institut Rockefeller, puis celle d'Herbert Spencer Jennings, un zoologiste de l'Université Johns Hopkins de Baltimore dont l'historiographie récente de l'eugénisme anglo-saxon a fait le porte-drapeau américain d'un eugénisme réformé des années 1930 (29) et dont j'ai retrouvé les brouillons de deux recensions de *L'Homme, cet inconnu*, écrites à 6 mois d'intervalle. Celle d'un sociologue, Read Bain, proche du sociologue de "L'éthos scientifique" Robert K. Merton analyse et compare plusieurs ouvrages proches parus en même temps (30). Enfin j'ai filé les relations entre Carrel et le nouveau directeur de l'Institut Rockefeller, Herbert Gasser, qui succéda à Simon Flexner l'été 1935, à la veille de la parution du livre de Carrel (31). Les relations entre eux se tendirent très vite à la suite d'une conférence donnée par Carrel à l'Académie de médecine de New York en décembre 1935 sur "le mystère de la mort" (32). Elles aboutirent au départ à la retraite de Carrel avec trois autres chercheurs en juin 1939. Dans tout ceci et particulièrement avec Gasser, c'est une discussion essentiellement épistémologique qui eut lieu : qu'est-ce qui relève du domaine de la science ? Quelle parole publique peut tenir un savant ?

Du point de vue religieux, j'ai recueilli les réactions "positives" d'amis du RP Clifford, dont celle du RP LaFarge, particulièrement intéressante puisque son auteur était connu pour son engagement contre le racisme et que c'est l'un de ceux qui rédigea la fameuse encyclique cachée de Pie XI sur le racisme (33). Comment se fait-il que quelqu'un de reconnu sensible à une question n'ait pas relevé ce qui nous semble tenir de cette question dans *L'Homme, cet inconnu* ? D'un point de vue institutionnel, un événement important est la nomination d'Alexis Carrel à l'Académie Pontificale des Sciences nouvellement refondée en 1936, non sans avoir fait l'objet d'une enquête minutieuse menée par le futur Cardinal Spellman de New York, alors évêque auxiliaire de Boston (34). Enfin, deux recensions "catholiques", celle d'Étienne Borne dans *Esprit* (35) et celle, exceptionnellement longue, parue dans la revue jésuite française *Les Études* (36) sont analysées. Dans cette dernière, si les passages problématiques sont bien notés, ils sont, cependant, minorisés afin que les lecteurs puissent avoir accès à ce qui semble essentiel : la prise en compte du spirituel par un savant. Cette dernière position a l'intérêt de montrer le rôle que peuvent tenir les critiques dans ce que nous lisons et dans la manière dont nous le lisons.

D'un point de vue politique enfin, force est de constater que le succès du livre déboucha sur des ouvertures, et d'abord américaines. Le petit groupe des philosophes s'élargit, le livre de Carrel en est le centre, l'on écrit un "manifeste" et l'on cherche à transformer l'essai en institution de recherche qui puisse mettre des informations sûres à la disposition des dirigeants. Des échanges naissent avec des gens proches du Mouvement du réarmement moral d'Oxford (37), avec des leaders charismatiques évangéliques qui prônent un hygiénisme, mais aussi avec des hommes influents américains reconnus comme progressistes, tel que Raymond Fosdick (1883-1972), directeur de la Fondation Rockefeller (1936-1948) (38), ou Henry A. Wallace (1888-1965), le secrétaire d'État à l'agriculture de l'époque (39). C'est à ce niveau que se produit une radicalisation du discours, c'est-à-dire que Carrel perçoit très bien que pour mettre en œuvre le programme

qu'il propose, il faudrait remettre en cause le fonctionnement démocratique et toucher aux libertés individuelles. Cette radicalisation est sans doute la plus sensible lorsque Carrel accepte de réviser son fameux chapitre 8, dont j'ai présenté deux extraits au début de mon exposé, à la demande de l'éditeur allemand, pour explicitement citer ce qui a été mis en œuvre depuis 1933 outre-Rhin.

Nous sommes fin 1937, brusquement tous ces contacts s'arrêtent, les difficultés à l'intérieur de l'Institut Rockefeller prennent le dessus, Carrel sent son statut de savant mis en cause et comprend que son laboratoire va être démantelé. Il se met à rédiger un livre avec Lindbergh, sans doute dans une dernière tentative pour éviter son départ à la retraite. Un autre chercheur de son laboratoire résume les travaux qui y ont été poursuivis en cytologie expérimentale (40). C'est donc dans cette troisième sphère, politique, qu'à petite distance de la première réception, par cette radicalisation du propos, par la trajectoire de l'auteur de New York à Vichy durant la Seconde guerre mondiale, et par le fait que le livre sera cité au procès de Nuremberg des médecins nazis en 1947, que l'on trouve les premières traces de la mise en place, seconde, de notre lecture actuelle.

Alors que tirer comme conclusions de ce parcours ?

En cherchant à reconstituer les horizons littéraires et sociaux qui ont présidé à la naissance de *L'Homme, cet inconnu*, j'ai cherché à établir un socle, en comparaison avec lequel on puisse comprendre les différentes lectures qui en furent faites ensuite, y compris la nôtre. Par ailleurs, la personnalité de Carrel lui-même ayant souvent focalisé les controverses, en m'attachant au livre plutôt qu'à son auteur, j'ai voulu traiter de ce qui me semble accessible aujourd'hui, de ce qui peut relever de notre responsabilité. Et de ce point de vue, à l'heure où l'on s'apprête à commémorer les 100 ans du Prix Nobel en 2012 et alors que *L'Homme, cet inconnu* continue d'être édité et lu, je me demande si ne serait pas venu le temps d'une édition critique. Que des passages comme ceux que j'ai lus au début de mon intervention ne soient pas livrés sans autre propos aux nouveaux lecteurs qui n'ont pas forcément à l'esprit le contexte dans lequel tout cela fut écrit. Si la parole d'un savant peut paraître bien bénigne, ce que d'autres ont réalisé ne l'est assurément pas (41).

NOTES

De nombreux fonds d'archives ont été mobilisés au cours de ce travail, notamment ceux de Carrel à la *Lauinger Library* de la *Georgetown University* à Washington, d'Herbert Spencer Jennings et Simon Flexner à la bibliothèque de l'*American Philosophical Society* à Philadelphie, Pennsylvania, de Frederic René Coudert et Boris Bakhmeteff au département des livres rares de l'Université Columbia à New York, et ceux, bien sûr, de l'Institut de la Fondation Rockefeller, du Rockefeller Archive Center, Tarryton, New-York.

- (1) La première biographie en français, qui demeure valable sur bien des points malgré son absence d'appareil critique et son parti pris, est celle de SOUPAULT R., *Alexis Carrel, 1873-1944*, Les Sept Couleurs, Paris, 1972 (1ère éd. Plon, 1952). On pourra consulter également avec profit CUNY H., *Alexis Carrel et les greffes d'organes*, Seghers, Paris, 1970 et *Alexis Carrel: L'Ouverture de l'homme*, s. la dir. de Y. CHRISTEN, Félin, Paris, 1986 ou encore, en anglais, MALININ, T.I. *Surgery and Life : The Extraordinary Career of Alexis Carrel*, Harcourt Brace Jovanovitch, New York, 1979. Parmi les ouvrages rédigés par des universitaires plus récemment, il faut noter : DROUARD A., *Alexis Carrel (1873-1944). De la mémoire à l'histoire*, L'Harmattan, Paris, 1995, ainsi que REGGIANI A.H., *God's Eugenist. Alexis Carrel and the Sociobiology of Decline*, Berghahn Books, New York & Oxford, 2006. Il reste que, malgré les progrès sensibles de la recherche, il manque encore une grande biographie, aussi exhaustive

ÉTIENNE LEPICARD

- que possible, qui mettrait à plat nombre de questions épineuses, et passionnantes autant que passionnées autour de la personnalité de Carrel.
- (2) CORNER G.W. - *A History of the Rockefeller Institute, 1901-1953*, The Rockefeller University Press, New York, 1964.
 - (3) HARBISON S. - "Origins of vascular surgery: the Carrel-Guthrie letters". *Surgery*, 1962, 52, n° 2, 406-418 ; MCKELLAR S., "Innovation in Modern Surgery. Alexis Carrel and Blood Vessel Repair". In : *Creating a Tradition of Biomedical Research*, dir. D.H. STAPLETON, The Rockefeller University Press, New York, 2004, 135-150.
 - (4) LANDECKER H. "Building - 'A new type of body in which to grow a cell': Tissue Culture at the Rockefeller Institute, 1910-1914". In : *Creating a Tradition of Biomedical Research*, dir. D.H. STAPLETON, The Rockefeller University Press, New York, 2004, 151-174.
 - (5) La bibliographie des travaux de Carrel la plus complète à ce jour, toujours reproduite depuis sa première parution dans la biographie de Soupault bien qu'elle contienne un certain nombre d'erreurs et ne soit pas exhaustive, est celle de SUTTER J. "Catalogue des œuvres publiées par Alexis Carrel". In : SOUPAULT, *Alexis Carrel, op. cit.*, n 1. Quelques compléments dans CHRISTEN *L'Ouverture, op. cit.* n.1.
 - (6) CARREL A. et G. DEHELLY. - *Le Traitement des plaies infectées*, Masson, Paris, 1917.
 - (7) CARREL A. et Ch.A. LINDBERGH - *The Culture of Organs*, Hoeber, New York, 1938.
 - (8) Cf. par exemple, la caricature parue dans *Chanteclair* en 1914 qui illustre la couverture de REGGIANI *God's Eugenist, op. cit.*, n 1. Sur le jeu avec la notion d'éternité cf. FRIEDMAN D.M. - *The Immortalists. Charles Lindbergh, Alexis Carrel, and their Daring Quest to Live Forever*, Harper Collins, New York, 2007. Les travaux de Carrel sur les cellules de cœur d'embryon de poulet ont été contestés par WITKOWSKI J.A. - "Alexis Carrel and the Mysticism of Tissue Culture", *Medical History*, 1979, 23, 279-296, et *Idem*, "Dr Carrel's Immortal Cells", *Medical History*, 1980, 24, 129-142. Pour une mise au point récente, cf. LANDECKER, "Building", *op. cit.* n. 4.
 - (9) CARREL A. - *L'Homme, cet inconnu*, Plon, Paris, 1935 et *Idem. Man, the Unknown*, Harper & Bro., New York, 1935.
 - (10) DROUARD A. - *Une inconnue des sciences sociales, la Fondation Alexis Carrel, 1941-1945*, La Maison des sciences de l'homme, Paris, 1992.
 - (11) MEIZOZ J. - *Postures littéraires. Mises en scène modernes de l'auteur*, Slatkine Érudition, Genève, 2007, p. 51.
 - (12) Cf. DROUARD - *Une inconnue, op. cit.* n 10.
 - (13) DROUARD A. - "À propos de l'interface médecine-sciences sociales : la Fondation Française pour l'Étude des Problèmes Humains dite Fondation Carrel", *Histoire des sciences médicales*, 28, 1994, 49-56.
 - (14) CARREL - *L'Homme, cet inconnu, op. cit.* n. 9, ch. 8, section 12.
 - (15) *Ibid.*
 - (16) À paraître aux éditions des Belles Lettres, dans la collection Médecine & Sciences Humaines.
 - (17) Que j'ai paradoxalement reçue de mes maîtres en histoire de l'Université Hébraïque de Jérusalem à travers la version anglo-saxonne de Keith THOMAS, *Religion and the decline of magic*, Penguin Books, London, 1978, et Peter BURKE, *History and Social Theory, A Critical Introduction*, Toutledge, New York et London, 2002.
 - (18) JAUSS H.R. - *Pour une esthétique de la réception*. Gallimard, Paris, 1990 et HOLUB R.C. *Reception Theory. A Critical Introduction*, Routledge, New York & London, 2002.
 - (19) Cf. THOMSON M.P. - "Reception Theory and the Interpretation of Historical Meaning", *History and Theory*, 1993, 32, 248-272.
 - (20) LEWIS S. - *Arrowsmith*, Firmin-Didot, Paris, 1931.
 - (21) HUTCHISSON J.M. - "Sinclair Lewis, Paul de Kruiif, and the Composition of *Arrowsmith*", *Studies in the Novel*, 1992, 24, 48-66.
 - (22) Cf. *Sinclair Lewis : New Essays in Criticism*, dir. J.M. HUTCHISSON, The Whitston Publishing Company, New York, 1997.

LA PREMIÈRE RÉCEPTION DE *L'HOMME, CET INCONNU*

- (23) ROSENBERG C.H. - "Martin Arrowsmith: The Scientist as Hero", *American Quarterly* 1963, 15, 447-458; nouvelle version dans : *Idem. No Other Gods: On Science and American Social Thought*, The Johns Hopkins University Press, Baltimore, 1976, 123-131.
- (24) Pour une première approche biographique, cf. par exemple : Frederic René COUDERT. In : *The Century Association Year Book 1956*, Century Association, New York, 1956, 157-158; Cornelius Cyprian CLIFFORD. In : *Century Memorials 1938*, Century Association, New York, 1939, 42-44; Boris Alexander BAKHMETEFF. In : *The Century Association Year Book 1951-1952*, Century Association, New York, 1952, 104-105.
- (25) VEENSWIJK V.K. - *Coudert Brothers. A Legacy in Law. The History of America's First International Law Firm, 1853-1993*, Truman Talley Books/Dutton, New York, 1994, 218-219.
- (26) BENDER Th. - *New York Intellect: A History of Intellectual Life in New York City, from 1750 to the Beginnings of Our Own Time*, The Johns Hopkins University Press, Baltimore, 1988.
- (27) LEPICARD É. - Une réponse biomédicale à la crise des années 1930 : La construction de *L'Homme, cet inconnu* d'Alexis Carrel, 1935. *Thèse de Ph. Doct.* Université Hébraïque de Jérusalem, 2002 (en hébreu).
- (28) Trois se trouvent dans le chapitre 4 sur les activités mentales (sous-sections 2, 5 et 8) et une dans le chapitre 7 sur l'individu (sous-section 7).
- (29) LUDMERER K.M. - *Genetics and American Society. A Historical Appraisal*, The Johns Hopkins University Press, Baltimore, 1972 et KEVLES D.J. *Au nom de l'eugénisme. Génétique et politique dans le monde anglo-saxon*. Traduit par Marcel Blanc. P.U.F., Paris, 1995 (1985). Cette position a été cependant modérée par les travaux d'É. BARKAN, "Reevaluating progressive eugenics: Herbert Spencer Jennings and the 1924 immigration legislation". *Journal of the history of biology* 1991, 24, n. 1, 91-112.
- (30) BAIN R. - Review of *Asylum* by William Seabrook, *Man, The Unknown* by Alexis Carrel, *Why Keep Them Alive?* by Paul de Kruif, *The Next Hundred Years: The Unfinished Business of Science* by C.C. Furnas. *The American Sociological Review* 1936, 1, 814-817.
- (31) CORNER - *A History*, *op. cit.* n. 2.
- (32) CARREL A. - "The Mystery of Death". In : *Medicine and Mankind: Lectures to the Laity Delivered at the New York Academy of Medicine*, dir. J. GALDSTON, Appleton Century, New York, 1936.
- (33) PASSELECQ G. et B. SUCHECKY - *L'Encyclique cachée de Pie XI. Une occasion manquée de l'Église face à l'antisémitisme*, La Découverte, Paris, 1995.
- (34) LADOUS R. - *Des Nobel au Vatican. La fondation de l'Académie Pontificale des Sciences*, Cerf, Paris, 1994.
- (35) BORNE E. - "La pensée engagée, Dr Alexis Carrel : *L'homme, cet inconnu*", *Esprit*, 1936, 4, 232-234.
- (36) RIMAUD J. - "Notre civilisation est inhumaine, En lisant *L'homme, cet inconnu*", *Études*, 1936, 226, n. 3, 201-212.
- (37) NEWTON J.D. - *Uncommon Friends. Life with Thomas Edison, Henry Ford, Harvey Firestone, Alexis Carrel, and Charles Lindbergh*, Harcourt Brace Jovanovich, New York, 1987.
- (38) FOSDICK R.B. - *The Old Savage and the New Civilization*, Garden City, New York, 1929 et *Idem. Chronicle of a Generation: An Autobiography*, Harper and Brothers, New York, 1958.
- (39) Cf. par exemple, WALLACE H.A. - "The Social Advantages and Disadvantages of the Engineering-Scientific Approach to Civilization", *Science*, 1934, 79, n. 2036, 1-5.
- (40) PARKER R.C. - *Methods of Tissue Culture, with a foreword by Alexis Carrel*, Hoeber, New York, 1938.
- (41) Un des moments de la réception de l'œuvre de Carrel qui reste à étudier est sa lecture au sein des mouvements islamistes, notamment par Sayyid Qutb, l'un des principaux penseurs des frères musulmans. Cf. par exemple, BURGAT F., "Rachid Ghannouchi : Islam, nationalisme et islamisme" (entretien).

RÉSUMÉ

L'Homme, cet inconnu publié par Alexis Carrel fut un énorme succès de librairie à sa sortie en 1935 tant aux États-Unis qu'en France, puis dans le monde entier. Aujourd'hui, il est si difficile de lire certains passages sans se référer automatiquement à l'horreur d'événements postérieurs à sa parution que son succès d'avant-guerre soulève des questions : Qu'est-ce qui fait qu'un livre parle à une époque, à une génération ? Qu'est-ce que les gens ont pu lire à l'époque ? Lisons-nous le même livre qu'en 1935 ? Pour répondre à ces questions, l'examen de nombreuses correspondances de Carrel permettent de reconstituer les horizons des attentes sociales et littéraires qui, selon les termes de L'Esthétique de la réception de H.R. Jauss, président à l'écriture d'une œuvre et à sa réception. Ceci détermine un socle relativement objectif d'interprétation à l'aune duquel peuvent être envisagées les lectures suivantes de l'œuvre, dont la nôtre. La commémoration du centenaire du Prix Nobel de Carrel approchant (1912-2012), l'auteur plaide pour la publication d'une édition critique et annotée du livre.

SUMMARY

Man, the Unknown by Alexis Carrel became a bestseller since it first appeared in 1935, first in the US and France, and then worldwide. Today, one cannot read some of its sections without referring to WWII and post WWII horrible events so that questions arouse about its huge pre-WWII success: What makes a whole period, a whole generation, identify itself with a book? What did people read when it first appeared? Are we reading the same book? In order to deal with such issues, the author brings a broad range of Carrel correspondences to the fore and reconstitutes the social and literary horizons which, in the terms of Jauss's Aesthetic of Reception (Reader-Response Theory), are the keys to understand the writing and reception of a work. In this way, a firm basis is established, which enables further readings of the work to be compared with, including our own reading. Finally, a year before Carrel's Nobel Prize commemorations, the author suggests that a critical and annotated edition of the book should be published.